SÉNAT

Paris, 22 novembre. — Le Sénat, à la demande de M. MONIS, décide de discuter demain le projet sur l'amnistie.

On passe ensuite à la discussion du projet concernant les patentes.

Après une assez longue discussion, le projet est renvoyé à la commission.

La prochaine séance est fixée à demain.

ARRIVÉE
du Président Kruger
A MARSEILLE

Marseille, 22 novembre. — Le *Gelderland* est enfin arrivé à Marseille.

Ce navire a dû faire relâche hier soir, au large, à cause de la tempête qui sévissait sur le littoral.

Le navire a accosté, aujourd'hui jeudi, au débarcadère du quai de la Joliette.

Voici des détails circonstanciés sur l'arrivée et la réception de M. Kruger :

L'arrivée du « Gelderland »

Ce matin, le temps est splendide; dès huit heures une foule considérable remplit les rues.

De nombreux drapeaux pavoisent les bateaux amarrés dans le vieux port; pas plus qu'hier, par contre, les bateaux de la Joliette n'ont pavoisé.

A huit heures et demie, la *Durance*, chaloupe à vapeur du port, fait dégager complètement les abords des escaliers de la Douane : les photographes sont à leur poste.

A ce moment, le *Gelderland* est en vue.

Dans l'assistance, ce sont les mêmes personnages qu'hier et la même mise en scène, à cela près que, prévenues, les sociétés et délégations arrivent plus tard.

A huit heures trois quarts, les formalités au Frioul sont terminées; on aperçoit distinctement le croiseur, qui marche à toute vitesse. A neuf heures, les saluts au canon commencent entre le *Gelderland* et la terre : le travail s'arrête sur les bateaux; matelots et déchargeurs se massent sur le pont et grimpent dans la mature; dix minutes après le *Gelderland* entre dans la passe.

Amarrée du côté du Midi, elle est noire de monde, les fenêtres des maisons du quai garnies de curieux, les petites embarcations, chargées de promeneurs à chavirer, sillonnent le bassin, formant une sorte de haie sur le passage que suivra le canot du Président. La foule croît d'instant en instant.

A neuf heures un quart, arrivent les membres du comité et les délégués des républiques sud-africaines; puis, ce sont MM. Antide Boyer, Cadenat, Carnaud, Chevillon, députés; des curieux s'entassent sur des marchandises déposées sur le quai.

La foule, très docile, ne pousse pas un cri; le silence n'est troublé que sur le bassin où quelques acclamations retentissent; d'instant en instant, on se range dans l'enceinte réservée.

Près de l'entrée prend place le landau présidentiel dont les chevaux ont les cocardes aux couleurs du Transvaal.

A neuf heures vingt, le *Gelderland* effectue son entrée lentement; il vient s'amarrer parallèlement au quai, au milieu du bassin.

D'un bateau voisin, nous apercevons M. Kruger, qui, curieusement, regarde tous les préparatifs; un homme de l'équipage, qui parle un peu le français, me donne des nouvelles excellentes du Président.

Un canot du port, la *Durance*, vient à quai à neuf heures quarante-cinq; l'officier annonce qu'à bord du *Gelderland* on a préparé l'embarcation du président.

Les appareils photographiques sont mis en jeu; plusieurs fausses alertes se produisent.

Tout à coup M. Chevillon député qui est monté à bord, revient et annonce que, le docteur Leyds, ayant exprimé le désir que les hommes du *Gelderland* le débarquent, est retardé, de façon que l'équipage puisse se mettre en grande tenue.

Un cri général de désappointement accueille cette nouvelle; quelques personnes malmènent un peu (en paroles) le comité qui n'en peut mais; seule, la foule prend bien la chose.

Allons, le docteur Leyds aura le temps de conférer en paix avec le Président; le retard, en réalité, n'a pas d'autre but.

LE DÉBARQUEMENT
Enthousiastes acclamations

Le débarquement a eu lieu plus tôt qu'on ne l'espérait, à 11 h. 50.

A ce moment, on voit tout à coup une chaloupe à vapeur qui double l'étrave du *Moise*, remorquant une baleinière du *Gelderland*.

A l'arrière est assis le président, avec auprès de lui, le docteur Leyds et les délégués boers. M. Lan, lieutenant de vaisseau, commande l'embarcation.

Une unanime acclamation retentit : « Vive Kruger! vivent les Boers! »

Tous les chapeaux tenus à bout de bras s'agitent en l'air. Le président se lève, salue tandis que l'embarcation se range contre l'escalier.

Les marins mettent haut les rames, et tandis que les cris retentissent, formidables de toutes parts, M. Kruger débarque.

Le président est vêtu de sa traditionnelle redingote noire, et je remarque un crêpe très épais qui entoure son chapeau. Il porte des lunettes bleues, avec des gardes en étamine sur les côtés.

Son émotion est visible.

En dépit de son énergie, il ne parvient pas à la surmonter.

Le grand vieillard pleure et, avec une joie touchante il serre les mains qui se tendent vers lui.

Dix minutes durant, ce ne sont que cris et bravos : enfin, le silence s'établit, tant bien que mal. Le Président échange des paroles affectueuses avec Mme Eloff, sa sœur, et M. Eloff.

Le président tient son chapeau à la main gauche.

L'aspect général est des plus sympathiques.

Les portraits de M. Krüger, devenus populaires depuis quelques semaines, ne donnent qu'une idée impalaïte de sa personne.

LES DISCOURS

Les présentations faites, un cercle compact de membres du comité, de membres du Parlement, de délégués des municipalités se forme, et les discours commencent.

Le Président invité à prendre place dans un fauteuil qui lui avait été réservé, refuse de s'asseoir.

M. THOUREL, président du comité de Marseille pour l'indépendance des Boers, souhaite, en ces termes, la bienvenue au président Kruger :

« Au nom de la population tout entière de la ville de Marseille, dont je suis sûr d'être l'interprète fidèle, et en ma qualité de président du comité marseillaise pour l'indépendance des Boers, j'ai l'honneur, et je considère que ce sera le plus grand de ma vie, de saluer Votre Excellence et de lui souhaiter la bienvenue dans notre cité.

A cette heure, monsieur le président, les phrases sont inutiles. Notre émotion vous dit ce que nulle parole ne pourrait exprimer. Vous nous comprendrez, car vous allez vous trouver au milieu de populations passionnément attachées aux grandes idées de droit, de justice, d'indépendance et de liberté. »

M. PAGLIAI, président du comité de Paris, prend à son tour la parole.

« J'ai mission, dit-il, de vous souhaiter la bienvenue, non-seulement au nom de tous les Français qui de cœur et d'âme ont adhéré à notre comité, mais encore au nom de tous les comités, comités constitués dans le même but que le nôtre, chez tous les autres peuples, aux Etats-Unis, en Russie, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Belgique.

» Je pourrai même dire sans crainte d'être démenti, que je puis également vous souhaiter la bienvenue au nom de l'Angleterre elle-même, attendu que, dans ce pays, tout ce qu'il y a d'intelligence et de savoir, tout ce qui mérite de compter dans une société, en un mot tous les hommes de conscience, de droiture et de justice se désolent et se demandent avec tristesse par quelles abominables et diaboliques machinations leur patrie, jusque là vénérée comme le champion du droit et de l'équité, a bien pu être entraînée à cette guerre sauvage qui ensanglante l'Afrique du Sud.

» Le monde entier, monsieur le président, assiste avec indignation à tout le mal qui vous est fait là-bas et applaudit à votre héroïque résistance. Mais il y a des limites à l'iniquité, quels que soient les forces et les moyens dont elle dispose, est impuissante à franchir.

» Aussi, en dépit de toutes les apparences, avons-nous une foi, foi obstinée dans le triomphe final des deux Républiques. Alors même que les gouvernements, retenus par un excès de prudence ou par des préoccupations égoïstes, continueraient à ne rien faire en vue de mettre un terme à l'effusion du sang, notre opinion est qu'il n'y aurait pas lieu de désespérer. »

DISCOURS DE M. KRUGER

Comme le discours de M. Thourel, celui de M. Pagliai est chaleureusement applaudi. Puis un silence se fait; silence solennel, qui va durer pendant que le président Kruger écoute le docteur Leyds qui lui traduit les paroles qu'on vient de lui adresser.

LE PRÉSIDENT, d'une voix énergique, à travers laquelle percent parfois des élans d'indignation et de colère mal contenue, prend ensuite la parole. Il s'exprime en hollandais-boer. Ses paroles sont d'abord heurtées, puis son débit se régularise, et, sans qu'on le comprenne on le devine presque au jeu de sa physionomie.

Quand il a terminé, M. Van Hamel, interprète du président Kruger, refait en français le discours qu'il vient de dire.

Voici le texte officiel du discours de M. Kruger :

— Je remercie vivement le président du comité de Marseille et le président du comité central pour l'indépendance des Boers de leurs souhaits de bienvenue. Je remercie cette population accourue en foule pour me saluer.

Si je porte le deuil des malheurs de mon pays et si je ne suis pas venu rechercher des fêtes, j'accepte pourtant de grand cœur vos acclamations, car je sais qu'elles vous sont dictées par l'émotion que vous inspirent nos épreuves et par la sympathie qu'éveille en vous une cause qui est celle de la liberté.

En effet, je suis fier et heureux d'avoir choisi, pour y débarquer, un port de France, de mettre le pied sur un sol libre, et d'être reçu par vous en hommes libres.

Mon premier devoir est de remercier votre gouvernement pour tous les témoignages d'estime que tout récemment encore, au milieu de nos épreuves, il a bien voulu nous donner.

Je crois que l'Angleterre, si elle avait été renseignée, n'aurait jamais consenti à cette guerre.

Depuis l'expédition Jameson qui avait voulu s'emparer des deux Républiques, sans avoir besoin de tirer un coup de fusil, je n'ai cessé de réclamer un tribunal d'arbitrage qui jusqu'ici, m'a toujours été refusé.

La guerre qu'on nous fait dans les deux Républiques a atteint les dernières limites de la barbarie. Dans ma vie, j'ai eu à combattre bien des fois les tribus barbares d'Afrique; mais les barbares que nous avons à combattre maintenant sont bien pires que les autres.

Ils vont jusqu'à armer contre nous les Cafres. Ils brûlent nos fermes, que nous avons eu tant de peine à construire; ils chassent les femmes et les enfants, dont les maris et les pères ont été tués ou emmenés prisonniers, et les laissent sans protection, sans asile et sans pain souvent.

Nous lutterons jusqu'au bout.

Je puis vous assurer que si le Transvaal et l'Etat libre d'Orange devaient perdre leur indépendance, c'est que les deux peuples boers auraient été détruits, avec leurs femmes et leurs enfants.

Nous ne nous rendrons jamais!

La traduction de ce discours a été hachée, à chaque phrase, par de chaleureux applaudissements et les cris répétés de : « Vive Kruger! Vivent les Boers! »

Le cortège

Dix minutes durant on applaudit, puis, très allègrement, saluant la foule, le Président monte dans sa voiture. Debout, il salue à droite, à gauche, puis s'assied, ayant à sa gauche M. Paulliat, en face de lui MM. Thourel et le docteur Leyds.

La voiture déborde de fleurs, bouquets et gerbes qui ont été offerts au Président; le cortège se forme, en tête, en flâne et en queue, des pelotons d'agents, en avant, puis, derrière le landau, des porteurs de drapeaux.

Au moment de la mise en marche la foule se précipite sur la voiture du Président en criant : « Vive Kruger! » Les musiques jouent l'hymne du Transvaal. Non sans peine, les agents dégagent la voiture, et, à partir de ce moment jusqu'à l'arrivée à l'hôtel Noailles par le boulevard des Dames, la rue de la République, le quai de la Fraternité, la Canebière et la rue Noailles, les voitures du cortège marchent lentement, arrêtées à tout instant par la foule qui acclame. Il n'a pas fallu songer à faire former la haie sur les trottoirs, le nombre des agents étant très restreint.

Quoique la distance soit relativement courte, le cortège n'a pas mis moins d'une heure pour se rendre du quai à l'hôtel.

Le spectacle était superbe, les balcons et les fenêtres étaient noirs de monde.

Des drapeaux flottaient de toutes parts. L'enthousiasme augmente à mesure que l'on approche vers la porte de la ville. La circulation est interrompue. Les tramways sont envahis. On voit des hommes et des dames debout sur le rebord des fenêtres.

Un incident

Un incident s'est produit au passage devant l'hôtel du « Louvre et de la Paix ». Un groupe d'Anglais, une vingtaine, siffle M. Kruger. La foule les injurie; les Anglais jettent des sous dans la foule, qui riposte par de nouvelles huées et voulut pénétrer de force dans l'hôtel; on en ferma les portes à la hâte, de même que les fenêtres du premier étage.

Aucun cri hostile à l'Angleterre n'a d'ailleurs été poussé.

A l'hôtel Noailles

A onze heures 45, le cortège arrive à l'hôtel Noailles.

Au moment de l'arrivée, une bousculade effroyable se produit; la foule se presse autour du Président; la police, débordée, arrive cependant à dégager la porte que l'on referme sur M. Kruger. Un commissaire de police est pris entre la voiture du Président et le mur de l'entrée, il est légèrement contusionné.

La foule ne cesse d'acclamer le président, qui se montre au balcon, au-dessous duquel flotte le drapeau du Transvaal. Les cris redoublent, mêlés de huées. M. Kruger reste dans ses appartements et exprime le désir de demeurer seul avec sa famille.

Tout le monde se retire.

Faits Divers
DANS LA RÉGION

LA GRÈVE DES TULLISTES
A CALAIS

(De notre correspondant spécial)

LES FABRICANTS

Calais, 22 novembre. — L'association des fabricants de tulle a fait poser aujourd'hui une affiche invitant ses adhérents à une réunion générale qui aura lieu demain à 10 heures.

C'est dans cette réunion que les fabricants prendront leur décision au sujet de l'attitude qu'ils doivent adopter en présence de l'échec de leur tentative en vue de la reprise du travail.

CORTÈGE IMPOSANT
Imposante manifestation

Le premier adjoint Basset et le commissaire Pettre interdisent les cortèges, mais ils ne peuvent avoir heureusement la prétention d'empêcher les grévistes d'assister aux enterrements.

Un des grévistes ayant perdu son enfant, l'enterrement avait lieu ce matin à 8 heures.

Tous les tullistes et les remonteurs en grève étaient tous là pour assister et à donner à leur camarade frappé dans ses plus chères affections, cette preuve de sympathie et de solidarité.

Et c'est ainsi que ce matin on a vu défiler à travers la ville, recueillis derrière le cercueil les 2,500 tullistes et remonteurs grévistes.

Le cortège qui s'étendait sur une longueur de plus de 600 mètres a profondément impressionné par son caractère imposant ceux qui l'ont vu passer.

Les fabricants qui ne peuvent assister aux réunions des grévistes auront pu se rendre compte en voyant défiler le cortège de la force qu'ils ont devant eux.

Une douzaine d'agents et une demi-douzaine de gendarmes, sous la conduite de l'officier de paix Varé, dégageaient le cortège.

Ils ne se sont livrés à aucune provocation.

Depuis que les députés socialistes sont venus à Calais, les commissaires sentent qu'ils ont une responsabilité personnelle et l'attitude de la police s'est sensiblement modifiée.

La réunion du matin

A 10 heures, réunion générale des grévistes à l'Elysée. Salle toujours bondée.

Salembier a annoncé que le cité en Gérault-Richard avait promis de venir la semaine prochaine après Viviani et Jaurès. Cette nouvelle a été accueillie par des applaudissements enthousiastes.

Une lettre de Camélinat

Salembier a donné lecture d'une lettre des délégués des grévistes en Angleterre; Camélinat annonce que les trois délégués de l'Union des Tullistes ont assisté à une réunion du conseil général des *Trad's-Unions* de Manchester et de la région.

Le conseil général a décidé que les comités des différentes unions se réuniraient samedi et toute la semaine suivante, et que les délégués de Calais seraient convoqués à ces réunions.

Camélinat annonce que les représentants des unions Manchester ont tous manifesté le plus grand enthousiasme pour la cause des grévistes de Calais et qu'ils se déclarent résolus à les soutenir de toutes leurs forces jusqu'au complet succès.

Camélinat termine sa lettre ainsi : « Moi qui sais combien les anglais sont méthodiques, je suis étonné de la rapidité avec laquelle ils se mettent en mouvement. La solidarité des travailleurs anglais est acquise aux tullistes de Calais. »

La lecture de la lettre de Camélinat a été accueillie par de vifs applaudissements.

Salembier a donné ensuite des détails sur la situation qui montre qu'elle est excellente. La séance a été levée aux cris de : Vive la grève.

Arrivée du citoyen Revelin

Le citoyen Revelin, délégué du Comité général est arrivé aujourd'hui à 3 h. 1/2 de l'après-midi.

LA GRÈVE DES VERRIERS A VITRES
DU NORD

(De notre envoyé spécial)

Aniche, 22 novembre. — La situation reste stationnaire, c'est-à-dire que le chômage continue. Les grévistes observent toujours le calme qu'ils se sont imposé.

Un placard patronal

Ce matin les murs de la ville étaient couverts de placards jaunes, prudemment signés « un groupe d'électeurs indignés » et flétrissant les paroles prononcées par notre ami Selle dans une réunion tenue le 19 Novembre.

Le maire d'Aniche y est bien entendu couvert de fleurs, et nos camarades du syndicat et du P. O. S. Anichois traînés dans la boue. C'est logique et il est fort probable que le « groupe d'électeurs indignés » s'est réuni au nombre d'un membre dans son bureau, à la Mairie, où il a secouru la torpeur de son anémie cérébrale pour accoucher du cette chiffe aux couleurs de son saint père le pape.

Du tac au tac

La réponse ne s'est pas fait attendre et le citoyen Caillet, président du syndicat, a fait afficher la proclamation suivante :

Aux ouvriers verriers

Le syndicat des verriers prévient que le Citoyen Basly, député, arrivera demain vendredi 23 novembre sur le théâtre de la grève.

Une grande réunion publique et contradictoire aura lieu le même soir, à 7 heures, salle Lefort. Nous prions instamment les auteurs anonymes de l'affiche placardée sur les murs de la commune de venir s'expliquer publiquement face à face avec nous.

Nous comptons qu'ils en auront le courage, l'anonymat étant l'œuvre des lâches.

GALLET,
Président du syndicat.

Réception de Basly

Le citoyen Basly, délégué par le groupe socialiste de la Chambre, sera reçu au garage du tramway, à Auberchicourt, aujourd'hui vendredi, 23 novembre, à une heure moins le quart, par une nombreuse délégation de verriers en grève.

Il conférera dans l'après-midi avec les délégués du syndicat et prendra la parole dans la réunion du soir avec les citoyens Maurice Pichon et Léon Jacoffin, délégués de la Fédération autonome socialiste.

Demission des conseillers municipaux socialistes

Mardi a eu lieu une réunion plénière du groupe du P. O. S. adhérent à la Fédération autonome. Le citoyen Brasseur présidait.

A l'unanimité des membres présents y compris les conseillers intéressés il a été décidé qu'à titre de protestation contre les abus administratifs et l'attitude de la municipalité, les citoyens Sireuil, Quévy et Delval, élus socialistes donneraient leur démission.

Déjà le citoyen Desobry, ouvrier mineur, avait envoyé sa lettre de démission que nous avons publiée.

L'ordre du jour

L'ordre du jour suivant proposé par le citoyen Quévy a été acclamé :

« Les membres du Parti Ouvrier Socialiste, réunis en assemblée générale, le 21 novembre 1906, approuvent les démissions de leurs représentants au Conseil municipal, les citoyens Desobry, Quévy, Sireuil et Delval; les félicitant de refuser leur concours à une municipalité qui tolère, dans sa commune, des charges de gendarmerie à cheval sur les trottoirs, au risque d'y écraser d'inoffensifs passants, et qui a fait mettre en prison, par mesure d'intimidation, des pères de famille innocents.

Les Membres du P. O. S. blâment sévèrement les autres conseillers qui se rendent complices de tels actes. »

Les lettres de démission qui se rendent immédiatement au sous-préfet.

Réunion des gamins

Le comité des gamins s'est réuni mercredi soir pour examiner les nouveaux tarifs. D'une façon générale ces tarifs leur donnent satisfaction.

Cependant le comité a décidé de soumettre quelques observations aux patrons sur les prix des certaines places.

Les verriers d'Hénin-Liétard

Les verriers d'Hénin-Liétard ont repris le travail, depuis la mise en marche du nouveau four à Lassin.

Ils ont décidé de laisser pour leurs camarades d'Aniche 5 pour 100 de la paie et 10 p. 0/0 pour les suivantes.

Le patron, M. Beauvois, a consenti à procéder lui-même à ces retenues volontaires qui s'imposent par solidarité ouvrière.

Les groupes et syndicats sont instamment priés d'adresser leur obole au citoyen Quévy secrétaire du syndicat des verriers à Aniche.

Ils tiendront à honneur de soutenir leurs frères de travail qui luttent héroïquement depuis six mois.

Est-ce vrai ?

En dernière heure, on nous apprend, et nous l'annoncons sous toutes réserves, que la municipalité d'Aniche aurait décidé de démissionner en bloc pour procéder à une nouvelle consultation électorale.

Ce serait évidemment le seul moyen d'apprécier le degré de popularité dont se réclame tant le groupe d'électeurs indignés.

A. J.

Dernière Heure

Le président Krüger
A MARSEILLE

Entrevue de Flaissières et de M. Kruger

Marseille, 22 Novembre. — A deux heures, le docteur Flaissières, maire de Marseille, accompagné de M. Dubois, secrétaire général de la mairie, s'est rendu à l'hôtel Noailles. Ils ont été présentés au président Kruger par M. le docteur Leyds.

Discours de Flaissières

Flaissières a adressé à M. Kruger les paroles suivantes :

Monsieur le Président,

Les acclamations dont vous avez été l'objet depuis que vous avez touché le sol marseillais et qui continuent du reste, marquent bien quels sont les sentiments de la population marseillaise à votre égard et à l'égard du vaillant peuple de la République Sud-Africaine.

La population marseillaise a dans son amour de la liberté pris la part la plus vive à la grande infortune du peuple boer.

Avec mes compatriotes, je souhaite, M. le Président, que, au cours de cette phase nouvelle de diplomatie dans laquelle est entrée la question du Transvaal, cette question soit résolue pacifiquement et non point seulement selon la formule contingente du droit écrit des Nations, mais selon la formule plus élevée et sereine de la Justice immanente, qui détermine les droits imprescriptibles de l'humanité elle-même et en faveur de la civilisation et du progrès.

Nous souhaitons tous, Monsieur le Président, que cette solution sauvegarde à la fois la paix du monde, la dignité et les intérêts matériels du vaillant peuple que vous représentez avec tant d'autorité.

Le président Kruger remercie le maire des paroles qu'il vient de lui adresser et dit qu'il a confiance dans son Londres.

A la table où est entretien, M. le Maire a remis à M. le président Kruger un grand nombre d'adresses qu'il avait été chargé de lui transmettre au moment de son passage à Marseille.

M. Kruger a ensuite reçu le préfet.

Les incidents de la matinée

A la suite des incidents qui se sont produits ce matin devant l'*Hôtel du Louvre*, le maire aussitôt avisé a ordonné des recherches actives pour que les auteurs de ces incidents soient retrouvés et poursuivis dans les conditions les plus rigoureuses.

Les anglais dont l'attitude a provoqué l'incident sans importance, de ce matin étaient paraît-il venus le jour même de Nice.

Télégramme de M. Kruger à M. Loubet

M. Kruger a télégraphié de Marseille à M. Loubet :

« En débarquant sur la terre hospitalière de France, mon premier acte est de saluer le digne chef de la République française et de vous adresser le témoignage de ma reconnaissance pour les marques d'intérêt que votre gouvernement et votre pays ont bien voulu me donner. »

LES RÉCEPTIONS

A trois heures moins cinq, au moment de descendre pour les réceptions officielles, le président Kruger dit en souriant : « Est-ce que mes Messieurs attendraient quelques instants j'ai faim, je n'ai rien pris depuis ce matin.

On acquiesce de grand cœur à la demande du président et on lui demande de désigner son menu : Hors d'œuvre, œufs brouillés, filet de bœuf, fromage et dessert.

La collation terminée, le président gagne le grand salon de l'Hôtel Noailles; il prend place dans un fauteuil, face à la cheminée. Le docteur Leyds et l'honorel sont assis aux côtés de M. Kruger qui parle le premier.

« Je vous exprime ma reconnaissance, dit-il, je sais que vos témoignages de sympathie ne s'adressent pas seulement à nos personnes, mais surtout à la cause des boers. Vous aimez les boers parce qu'ils défendent leur liberté et leur indépendance et je vous que pour vous, Français, la cause de la justice et du droit domine toutes les autres. La situation des boers n'est ni extricable ni désespérée, au contraire. Les faits ne nous dominent pas; ce qui nous domine, c'est le nombre, l'invasion. Puisque nous avons la justice pour nous, nous avons espoir que le nombre sera vaincu par la justice... »

Au nom de la Presse française, un journaliste exprime son respect et sa sympathie pour Kruger, viennent ensuite les députés des Bouches-du-Rhône, les délégués du Conseil général, etc., etc.

Un objet d'art acheté par les soins du comité et représentant la défense du foyer, est offert au président.

LES MANIFESTATIONS
Nouveaux incidents

Les manifestations pendant ce temps redoublent dans la rue et de nombreux incidents se produisent.

En prévision de troubles, de nouvelles mesures exceptionnelles ont été prises, des forces ont été demandées par le commissaire central, afin d'empêcher des événements regrettables et dont les suites pourraient être des plus graves.

Cependant des acclamations ininterrompues réclament Kruger qui fait une seconde apparition au balcon. Il salue la foule et prononce quelques mots. Les acclamations redoublent; les chapeaux se lèvent, on applaudit frénétiquement.

Devant les bureaux de la Compagnie péninsulaire, compagnie qui monopolise les relations gouvernementales entre Londres et les Indes et qui a pour directeur M. Estrin, naturalisé français, président d'une société pour la défense du commerce, un grave incident se produit.

Quelques personnes ayant affirmé avoir entendu plusieurs coups de sifflet qui venaient des fenêtres de cet immeuble, un rassemblement considérable se forme devant l'immeuble dont les portes sont aussitôt fermées, mais les Marseillais indignés, exigent que le drapeau français soit arboré.

Le directeur s'empresse d'obtempérer à ce désir.

La foule satisfaite veut de se retirer quand deux Anglais passant sur la Canebière attirent l'attention par de nouvelles provocations. Les témoins de cette scène, furieux, précipitent leurs allées et frappent fortement les deux Anglais. Ceux-ci n'assurent leur salut qu'en se réfugiant dans l'immeuble de la Compagnie anglaise.

Le bruit de ces incidents s'étant répandu avec rapidité et l'attitude d'un certain nombre d'anglais ayant soulevé l'indignation générale, on voulut mettre les portes de l'Hôtel du Louvre et de la Paix. De nombreuses escouades d'agents parvinrent difficilement repousser les manifestants.

Quatre individus qui sortaient vers six heures de l'Hôtel du Louvre et de la Paix ont été pris à partie par la foule qui avait cru voir dans leur attitude une protestation contre les manifestations Kruger phobes auxquelles elle se livrait.

Pour se soustraire aux huées ils ont sauté dans un tramway qui passait, mais bientôt ils furent rattrapés par la foule qui brisa à coups de pierre les vitres de la voiture et allait la prendre d'assaut quand les agents réussirent à les éloigner.

Une dém-tration des manifestants revenant devant le Consulat d'Angleterra gardé par un certain nombre de gardiens de la paix et des gendarmes, qui les dispersèrent.

Aucune arrestation n'a été opérée.

Le banquet

Le banquet organisé par le comité en l'honneur de Kruger a réuni 200 convives. A l'heure des toasts, M. Thourel, président du comité de Marseille, a pris le premier la parole qui a été ensuite donnée au docteur Leyds.

Le président Kruger, dit-il, m'a confié l'honneur de prononcer en son nom les paroles suivantes, dictées par lui :

« Messieurs, je suis fatigué, je suis en deuil je n'assiste pas à des banquets; autrement j'aurais aimé à aller passer quelques minutes avec vous ce soir pour vous remercier. Je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux de votre belle cité de Marseille, votre réception a dépassé tout ce que j'aurais pu attendre de la ville qui a donné à la France son hymne national et le chant des peuples qui ont voulu détruire l'indépendance et qui luttent contre les envahisseurs.

» Je bois au président de la République Française. »

La suite du banquet s'est effectuée sans incident.

Le voyage de M. Kruger

Le président Kruger, à moins d'incidents imprévus, sera à Lyon vendredi à deux heures de l'après-midi.

Il s'arrêtera une vingtaine de minutes à la gare de Perrache, puis repartira pour Paris.

M. Kruger désire ne pas passer à Paris plus de quatre jours; il se rendra en Hollande si sa santé le lui permet.

Le président quittera Marseille demain matin, vendredi, à 8 heures, pour se rendre à Paris.

BRUIT DE LA MORT DU TSAR

Paris, 22 novembre. — Les télégrammes russes de ce matin, jugés étaient contradictoires depuis quelques jours, sont unanimes à déclarer que l'état du tsar est inquiétant. Les médecins ne cachent pas leurs craintes de voir se produire de graves complications.

Le bruit de la mort du tsar a même couru aujourd'hui dans Paris. Mais à l'ambassade de Russie et au ministère des affaires étrangères on dément cette nouvelle.

FEUILLETON DU 24 NOVEMBRE. — 20

GERMINAL

PAR

Emile ZOLA

DEUXIÈME PARTIE

— Entrez, entrez, répétait-elle à ses invités. Nous ne gênons personne... Hein? est-ce propre encore? et cette brave femme a sept enfants! Tous nos ménages sont comme ça... Je vous expliquais que la Compagnie leur loue la maison six francs par mois. Une grande salle au rez-de-chaussée, deux chambres en haut, une cave et un jardin.

Le monsieur décoré et la dame en manteau de fourrure, débarqués le matin du train de Paris, ouvraient des yeux vagues, avaient sur la face l'ahurissement de ces choses brusques, qui les dépaysaient.

— Et un jardin, répéta la dame. Mais on y vivrait, c'est charmant!

— Nous leur donnons du charbon plus qu'ils n'en brûlent, continuait Mme Hennebeau. Un médecin les visite deux fois par semaine; et quand ils sont vieux, ils reçoivent une pension, bien qu'on ne fasse aucune retenue sur les salaires.

— Une Thébaïde! un vrai pays de Cocagne! murmura le monsieur ravi.

La Maheude s'étaient précipitée pour offrir des chaises. Ces dames refusèrent. Déjà madame Hennebeau se lassait, heureuse un instant de se distraire à ce rôle de montreur de bêtes, dans l'ennui de son exil, mais tout de suite répugnée par l'odeur fade de misère, malgré la propreté choisie des maisons où elle se risquait. Du reste, elle ne répétait que des bouts de phrase entendus, sans jamais s'inquiéter davantage de ce peuple d'ouvriers besognant et souffrant près d'elle.

— Les beaux enfants! murmura la dame, qui les trouvait affreux, avec leurs têtes trop grosses, embroussaillées de cheveux couleur de paille.

Et la Maheude dut dire leur âge, on lui adressa aussi des questions sur Estelle, par politesse. Respectueusement le père Bonnemort avait retiré sa pipe de la bouche; mais il n'en restait pas moins un sujet d'inquiétude, si ravagé par ses quarante années de fond, les jambes raides, la carcasse démolie, la face terreuse; et, comme un violent accès de toux le prenait, il préféra sortir pour cracher dehors, dans l'idée que son crachat noir allait gêner le monde.

Alzire eut tout le succès. Quelle jolie petite ménagère, avec son torchon! On complimenta la mère d'avoir une petite fille déjà si entendue pour son âge. Et personne ne partait de la bosse, des regards d'une compassion pleine de malaise revenaient toujours vers la pauvre être infirme.

— Maintenant, conclut madame Hennebeau, si l'on vous interroge sur nos corons, à Paris, vous pourrez répondre... Jamais plus de bruit que ça, mœurs patriarcales, tous heureux et bien portants comme vous voyez, un endroit où vous devriez venir vous refaire un peu, à cause du bon air et de la tranquillité.

— C'est merveilleux, merveilleux! cria le monsieur dans un élan final d'enthousiasme.

Ils sortirent de l'air enchanté dont on sort d'une baraque de phénomènes, et la Maheude qui les accompagnait, demeura sur le seuil, pendant qu'ils repartaient doucement, en causant très haut. Les rues s'étaient peuplées, ils devaient traverser des groupes de femmes attirées par le bruit de leur visite, qu'elles colportaient de maison en maison.

Justement, devant sa porte, la Levaque avait arrêté la Pierronne, accourue en curieuse. Toutes deux affectaient une surprise mauvaise. Eh bien! quoi donc, ces gens voulaient y coucher, chez les Maheu? Ce n'était pourtant pas si drôle.

— Toujours sans le sou, avec ce qu'ils gagnent! Dame! quand on a des vices!

— Je viens d'apprendre qu'elle est allée ce matin mendier chez les bourgeois de la Piolaine, et Maigrat qui lui avait refusé du pain, lui en a donné... On sait comment il se paie, Maigrat.

— Sur elle, oh! non! faudrait du courage... C'est sur Catherine qu'il en prend.

— Ah! écoute donc, est-ce qu'elle n'a pas eu le toupet tout à l'heure de me dire qu'elle étranglerait Catherine, si elle y passait!... Comme si le grand Chaval, il y a beau temps, ne l'avait pas mise à cul sur le carin!

— Chutt!... Voici le monde.

Alors, la Levaque et la Pierronne, l'air paisible, sans curiosité impolie, s'étaient contentées de guetter sortir les visiteurs du coin de l'œil. Puis, elles avaient appelé vivement d'un signe la Maheude, qui promenait encore Estelle sur ses bras. Et toutes trois, immobiles, regardaient s'éloigner les dos bien vêtus de madame Hennebeau et de ses invités. Lorsque ceux-ci furent à une trentaine de pas, les commérages reprirent avec un redoublement de violence.

— Elles en ont pour de l'argent sur la peau, ça vaut plus cher qu'elles, peut-être!

— Ah! sûr! Je ne connais pas l'autre, mais celle d'ici, je n'en donnerais pas quatre sous, si grosse qu'elle soit. On raconte des histoires...

— Hein? quelles histoires?

— Elle aurait des hommes donc! D'abord l'ingénieur...

— Ce petiot maigre!... Oh! il est trop menu, elle le perdrait dans les draps.

— Qu'est-ce que ça fiche, si ça l'amuse?... Moi, je n'ai pas confiance, quand je vois une dame qui prend des mines dégoûtées et qui n'a jamais l'air de se plaire où elle est... Regarde donc comme elle tourne son derrière, avec l'air de nous mépriser toutes. Est-ce que c'est propre?

Les promeneurs s'en allaient du même pas ralenti, causant toujours, lorsqu'une calèche vint s'arrêter sur la route, devant l'église. Un monsieur d'environ quarante-huit ans en descendit, serré dans une redingote noire, très brun de peau, le visage autoritaire et correct.

— Le mari! continua la Levaque, baissant la voix comme s'il avait pu l'entendre, saisie de la crainte hiérarchique que le directeur inspirait à ses dix mille ouvriers. C'est pourtant vrai qu'il a une tête de coon, cet homme!

Maintenant, le coron entier était dehors. La curiosité des femmes montait, les groupes se rapprochaient, se fondaient en une foule; tandis que des bandes de marmaille mal mouchée traînaient sur les trottoirs, bouche béante. On vit un instant la tête pâle de l'instituteur qui se haussait, lui aussi, derrière la haie de l'école. Au milieu des jardins, l'homme en train de bêcher restait le pied sur sa bêche, les yeux arrondis. Et le murmure des commérages s'enflait peu à peu avec un bruit de crécelles, pareil à un coup de vent dans des feuilles sèches.

C'était surtout devant la porte de la Levaque que le rassemblement avait grossi. Deux femmes s'étaient avancées, puis dix, puis vingt. Crûdement la Pierronne se taisait, à présent qu'il y avait trop d'oreilles. La Maheude, une des plus raisonnables, se contentait aussi de regarder; et, pour calmer Estelle réveillée et hurlant, elle avait tranquillement sorti au grand jour sa mamelle de bonne bête nourricière, qui pendait, roulante, comme allongée par la source continue de lait. Quand M. Hennebeau eut fait asseoir les dames au fond de la voiture, qui fila du côté de Marchiennes, il y eut une explosion dernière de voix bavardes, toutes les femmes gesticulaient, se parlaient dans le visage, au milieu d'un tumulte de fourmilière en révolution.

Mais trois heures sonnèrent. Les ouvriers de la coupe à terre étaient partis, Bouteloup et les autres. Brusquement, au détour de l'église, parurent les premiers charbonniers qui revenaient de la fosse, le visage noir, les vêtements trempés, croisant les bras et gonflant le dos. Alors, il se produisit une débandade parmi les femmes, toutes equraient, toutes rentraient chez elles, dans un effarement de ménagères que trop de café et trop de canards avaient mises en faute. Et l'on n'entendait plus que ce cri inquiet, gros de querelles :

— Ah! mon Dieu! et ma soupe! et ma soupe qui n'est pas prête!

IV

Lorsque Maheu rentra, après avoir laissé Etienne chez Rasseneur, il trouva Catherine, Zacharie et Jeanlin attablés, qui achevaient leur soupe. Autour de la fosse, on avait si faim, qu'on mangeait dans ses vêtements humides, avant même de se débarbouiller; et personne ne s'attendait, la table restait mise du matin au soir, toujours il y en avait un là, avalant sa portion, au hasard des exigences du travail.

Dès la porte, Maheu aperçut les provisions. Il ne dit rien, mais son visage inquiet s'éclaira. Toute la matinée, le vide du buffet, la maison sans café et sans beurre, l'avait tracassé, lui était revenue en élancements douloureux, pendant qu'il tapait à la veine, suffoqué au fond de la taille. Comment la femme aurait-elle fait? et qu'allait-on devenir, si elle était rentrée les mains vides? Puis, voilà qu'il y avait de tout. Elle lui conterait ça plus tard. Il riait d'aise.

Déjà Catherine et Jeanlin s'étaient levés, prenant leur café debout; tandis que Zacharie, mal rempli par sa soupe, se coupait une tartine de pain, qu'il couvr